

Je vous écrirai aussi du Pacifique
(2009)

Je rentre d'une tournée en Nouvelle-Calédonie. Pour la première fois, j'ai exploré l'une des îles du Pacifique. Dans les mers du sud, en Océanie.

Dans ce pays d'outre-mer français de quelque 230,000 habitants, où l'on parle aussi une trentaine d'autres langues et dialectes du Pacifique, la métropole continue d'être le gorille de 400 kilos – *the 800-pound gorilla*, selon l'expression américaine – ou une réalité impossible à ignorer. Ceci au cœur de revendications nationalistes engagées par le peuple premier, de tensions politiques et sociales qui ont déjà lancé le processus de décolonisation et qui pourraient mener à l'indépendance dans moins de dix ans, donc à une rupture.

Pendant mon séjour en Nouvelle-Calédonie, dans mes conversations comme dans les réponses à mes questions sur ce pays, inévitablement « la métropole » refaisait surface. J'y étais sensible et je ne pouvais m'empêcher de faire des comparaisons avec les Antilles françaises, le Québec, la Belgique...

Ainsi au Québec, si l'on demandait à la femme et à l'homme de la rue ce que représente pour eux « la métropole », je ne crois pas qu'ils songeraient à la France même s'ils étaient de lignée française, même si leurs ancêtres étaient du Poitou comme les miens, ou de Bretagne ou de Paris... Ils vous parleraient selon toute vraisemblance de Montréal, ou de capitales et de mégapoles, ils vous entraîneraient sur le terrain de l'urbanité. Mais ils n'évoqueraient sans doute pas cette « francité » ou cette « européenité » qui, pour les Québécois, n'est souvent dans l'enfance d'abord qu'une persuasion scolaire, qu'un attachement livresque, ils ne mentionneraient sans doute pas le rapport d'une société colonisée à la mère patrie. À moins qu'ils n'aient déjà visité la Guadeloupe ou la Martinique, ou d'autres D.O.M.-R.O.M. -P.O.M. où la métropole revient souvent dans la discussion des habitants, citoyens lointains de la République qui seraient toutefois, d'après Aimé Césaire, davantage « des Français entièrement à part que des Français à part entière ». Non, ils n'assimileraient probablement pas la métropole à la France, à moins d'être des acteurs culturels ou des intellectuels par exemple, à moins d'avoir été exposés à cette notion par leur éducation ou leurs voyages, par leurs intérêts ou leur curiosité. D'ailleurs pour les Québécois, les rapports du Québec à la France ne sont pas une préoccupation de tous les jours. Le sujet peut être épineux, donner lieu à des opinions tranchées, il n'est pas inscrit dans la texture du quotidien.

Après trois semaines en Nouvelle-Calédonie, je sais encore bien peu de choses de ce pays insulaire. Mais j'ai été séduite par l'ardeur des Kanaks, ces autochtones majoritairement indépendantistes qui ont nommé leur pays Kanaky, représentent 44 % de la population et se distinguent avec fierté des habitants d'origine européenne, les seuls à porter le nom de Calédoniens. (Essayons un instant d'imaginer un Québec où les peuples premiers constitueraient, comme là-

bas, le groupe culturel le plus important. Et seraient la force vive de l'indépendance... Mais trêve de fantaisie !)

Les Calédoniens, descendants d'immigrés d'Europe, ont été surnommés les Caldoches dans les années soixante, terme évoquant d'abord les Boches. On les appelle aussi les Européens, même s'ils sont de la troisième ou cinquième génération, nés en Mélanésie comme leurs parents et leurs aïeux, ce qui en fait bien protester plusieurs. Quant aux métropolitains ou « métros », ces Français blancs de la colonisation de peuplement, on les surnomme avec ironie « les Zoreilles », comme sur l'Île de la Réunion et dans le reste de l'outre-mer français. Ceci, évidemment, est une autre histoire... Mais qui songerait à qualifier les Québécois d'« Européens », comme si cela expliquait le tout de leur existence ?

Le Québec n'étant ni administré par la France ni européen à la différence de la Belgique, quel sens a-t-il donc de la métropole française ? Sur le continent américain où il a plongé ses racines, perçoit-il aujourd'hui sa culture comme périphérique ou satellite par rapport à la culture française, ou par rapport à d'autres cultures ? Et les écrivains québécois d'ici ou d'ailleurs, qui ont toujours pour matériau leur langue d'origine ou qui se sont attachés à leur langue d'emprunt, écrivent-ils sous l'étroite dépendance de la littérature française ? Ont-ils une ou plus d'une métropole culturelle ?

*

J'étais invitée en Nouvelle-Calédonie pour faire une tournée littéraire dans la capitale, à Nouméa, et pour participer au Salon international du livre de l'Océanie en brousse, c'est-à-dire en pays kanak. Dans ma conférence principale intitulée « L'Amérique est aussi un roman québécois », j'offrais une réflexion sur l'américanité de notre littérature. Quelques jours après mon arrivée, à la suite de rencontres avec des écrivains de la place, mais aussi avec des écrivains du Pacifique invités au salon du livre, fidjiens, tahitiens, vanuatans... je me suis surprise à parler en termes semblables de « l'océanité », lors d'une entrevue accordée aux *Nouvelles calédoniennes*. La métropole commençait à perdre du terrain.

L'américanité de la littérature québécoise. Une littérature de pays neuf, qui s'accomplit à distance des littératures européennes issues du Moyen Âge. Une littérature de plus en plus continentale et mondiale, simultanément en modes de rupture et d'ouverture. De rupture « douce », si j'ose dire. Où la rupture et l'ouverture s'appellent l'une l'autre. Une littérature en voie de redéfinir son lien à la littérature française, de se ressaisir en mettant en mouvement son lieu d'origine, ainsi que son passé qui ne serait plus originaire.

Par les temps qui courent au Québec, on tend à penser l'américanité comme la reconnaissance ou le retour d'une riche complexité.

L'américanisation n'est un concept nouveau pour personne. Quant à l'américanité, elle décrirait l'appartenance au vaste continent américain, conjuguée à l'acceptation consciente de cette appartenance. Notion en vogue de nos jours même si elle en inquiète quelques-uns, elle caractériserait les colonies du Nouveau Monde dans leur rapport au milieu géographique et au climat, aux premières nations ainsi qu'à la France et à l'Angleterre, et aux autres Amériques. Ainsi, elle exprimerait tant l'entêtement francophone que l'ambivalence à l'égard des colonisateurs, tant les influences états-uniennes que le refus de l'américanisation. En d'autres mots, l'américanité consisterait pour le Québec à assumer sa réalité de

pays neuf sur un continent qui permet depuis toujours une rupture avec les patries d'origine.

Dans notre coin du monde aux frontières aussi poreuses qu'ailleurs, vivre notre américanité signifie pour moi exister synchroniquement en remettant enfin notre passé au présent, en revisitant notre histoire à la lumière de ce que nous sommes aujourd'hui. Revenus du faux joyau de l'origine et conscients que la langue, ancien lien ombilical vite coupé, n'assure pas la continuité culturelle entre présent et passé, entre ici et là-bas, nous réinterprétons maintenant les Amériques sans hésiter à enjambrer les États-Unis, et nous continuons à rendre le français américain, à négocier notre différence dans la langue, à nier et à réviser du même coup la disjonction. Avec le sens de notre singularité, nous donnons à lire une Amérique qui est aussi un récit ou un poème québécois, une fiction transcontinentale où peuvent reprendre place « les Amériques ».

Cet acquiescement à une culture du Nouveau Monde, aussi volontaire que critique, secoue la définition classique de l'identité québécoise basée sur la survivance, sur la protection des racines et des traditions, sinon sur le respect unilatéral, infructueux ou paralysant des modèles culturels français, pour faire place à une tentation d'ouverture propre aux grands départs.

Pensons à de nombreux romans des trente dernières années, romans-explorations, romans déterritorialisés, romans de la fin de l'ethnocentrisme, qui sortent de la lignée... *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin, *Le Désert Mauve* de Nicole Brossard, *Une Histoire américaine* de Jacques Godbout, la trilogie *Soifs* de Marie-Claire Blais, *Frontières ou Tableaux d'Amérique* de Noël Audet, *Le Soleil des gouffres* de Louis Hamelin, *La conjuration des bâtards* de Francine Noël, *Un dimanche à la piscine à Kigali* de Gil Courtemanche, *Chercher le vent* de Guillaume Vigneault, *Je m'appelle Bosnia* de Madeleine Gagnon, *Mirror Lake* d'Andrée A. Michaud, *Le Ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis, et des titres de Louis Gauthier, Yolande Villemaire, Stéfani Meunier, Mélanie Gélinas, Claude Corbeil, etc. Sans oublier les lectures-fictions de Victor-Lévy Beaulieu, dont *James Joyce, L'Irlande et le Québec*.

Un nouveau courant s'y dessine, où nous acceptons de vivre des vies doubles et diverses ; où notre réalité locale et les réalités étrangères s'éclairent l'une l'autre ; où nous existons dans des réalités spatiales et historiques discontinues, sinon anxieuses ou « agitées » ; où nous racontons les conditions limites des cultures bien au-delà de l'espace francophone.

De nombreux écrivains québécois à l'imagination itinérante, par moments sans domicile littéraire fixe, commencent donc à constituer une mappemonde romanesque et poétique. Passant d'une culture à l'autre, ils créent de nouveaux espaces d'écriture. Touristes, nomades ou migrants saisonniers auxquels se joignent des auteurs essentiels nés hors Québec, ils se distinguent des fondateurs du territoire qu'ils sont parfois aussi eux-mêmes, de ces sédentaires de l'imaginaire pourtant effervescent ou inquiet, qui refont de l'intérieur le lieu d'origine, reviennent sur ses discours et ses récits, sur la richesse de ses désenchantements et de ses mensonges. Comme Anne Hébert, Yves Beauchemin, Michel Tremblay, Andrée LaBerge, Robert Lalonde, Lise Tremblay, Hélène Monette, Christian Mistrail et tant d'autres.

Certains voient se perpétuer là deux grandes traditions de l'imaginaire québécois, qui peuvent s'allier dans une même œuvre ou un même roman, comme tout récemment dans *L'Œil de Marquise* de Monique Larue.

Mais au-delà de cette vision dichotomique, on pourrait aussi voir s'opérer là une réorientation significative, propre à notre époque sans doute. Une

diversification et un déplacement, sinon un désir de déracinement. D'ailleurs, les auteurs d'*Histoire de la littérature québécoise* parue en 2007 penchent dans ce sens, qui ont intitulé la dernière partie de leur ouvrage : « Le Décentrement de la littérature (depuis 1980) ».

Selon eux, la littérature québécoise aurait décentré entre autres la Nation, en ne contribuant plus à un grand récit national ; elle aurait décentré l'Histoire, en se détournant d'un héritage unique pour faire place à une pluralité de traditions ; elle aurait décentré la France, en faisant de la littérature française une référence parmi d'autres et en se projetant sur le plan international, aux côtés des littératures étrangères et états-uniennes, là tout près.

Dans mon travail, c'est d'abord la langue française qui dit mon américanité, mon parcours démultiplié à la croisée d'autres cultures dont celles des Amériques, en particulier celles des Etats-Unis.

Vu ma position à New York et le point de vue qui en découle, il arrive qu'on me qualifie d'« auteure transculturelle de la post-colonie » et qu'on m'associe du même souffle à d'autres écrivains « continentaux », façonnés par une culture « des sociétés neuves » qui valoriserait l'ouverture et le métissage culturel¹, plutôt que par une culture repliée sur sa ténacité ou tournée vers l'Europe. Partie vivre à New York avec un Américain d'origine italo-arménienne au moment où j'entreprenais mon premier roman, il semblerait que j'aie embrassé mon américanité alors que je n'avais aucun programme de cet ordre, ni en fait aucun programme.

Dans mes romans qui tendent à devenir de mini-coupleurs de cultures, conçus en multiplex que je le veuille ou non, les métropoles qui exercent une fonction génératrice, celles qui sont sous tension dans le texte, sont d'abord les centres simultanés de mon existence, Montréal et New York, puis ces autres grandes villes dont la culture se propage aussi jusqu'au Grand Nord québécois et aux tribus d'Océanie. Dans ce contexte de culture urbaine mondiale, la dite métropole de la francophonie prend l'aspect d'un centre d'influence du passé, dont la force viendrait moins de sa vitalité actuelle que d'une pensée linéaire et verticale.

Et si la littérature calédonienne se considérait comme une littérature océanienne ? Si l'océanité des littératures du Pacifique Sud, concept horizontal qui défait et refait la notion de territoire physique ou imaginaire, était ce qui les caractérise et les anime avant tout, du dedans comme du dehors ? Il faudrait lire ce qu'en pensent des auteurs de Nouvelle-Calédonie, comme Hamid Mokaddem dans son essai intitulé *Littératures calédoniennes. La littérature océanienne francophone est-elle une littérature française ?*²

Sur la même pente, on pourrait se demander ce qu'il en serait de l'Européanité, pour les littératures belges par exemple.

Dans un modèle gravitationnel, disons entre une planète et ses satellites, la gravitation suppose une force d'attraction réciproque, un désir à double sens. Mais en sol américain, les écrivains québécois n'écrivent pas en périphérie, leur écriture ne gravite pas autour de la France, ne crée pas une littérature satellite mais bien plutôt une littérature étrangère. Si ce qu'on appelle ailleurs « la métropole » est un aimant dans le marché du livre, cet aimant ne dicte pas l'écriture, il n'altère ni l'art romanesque ni l'art poétique, il ne commande pas aux artistes sauf à les compromettre. Bien sûr, il impose dans l'espace francophone des conditions de circulation, mais dans un monde où les écrivains se repensent dans les textes les uns des autres, où Kazuo Ishiguro et Toni Morrison voisinent avec Fernando Pessoa, la littérature québécoise est aussi en conversation au-delà des langues

avec bien d'autres littératures, soient-elles japonaise ou états-unienne, portugaise ou sud-africaine.

Au fil des années, dans une langue française qui m'emporte et l'emporte toujours, mon écriture a évolué pour fondre mes expériences du Québec, des États-Unis, des autres Amériques et du monde, tandis que la littérature québécoise continuait également à changer. D'une extrême vigueur de nos jours, elle reconnaît qu'elle n'est pas originaire du passé et accepte d'être multiculturelle, elle est mieux à même d'être une littérature du Nouveau Monde.

Quant à moi, désormais, je vous écrirai aussi du Pacifique.

© Madeleine Monette 2009

Présenté au colloque de l'Académie des lettres du Québec de 2009 sur le thème « Les métropoles culturelles dans l'espace francophone » in *Les métropoles culturelles dans l'espace francophone*, Hurtubise, Coll. Constantes, Montréal, 176p. À paraître.

1/ Brière, Éloïse A., « Langue d'écriture et transculture : le cas des francophones des Amériques », in *Quebec Studies*, Mars 2002.

2/ Hamid Mokaddem, *Littératures calédoniennes. La littérature océanienne francophone est-elle une littérature française ?* 2008.